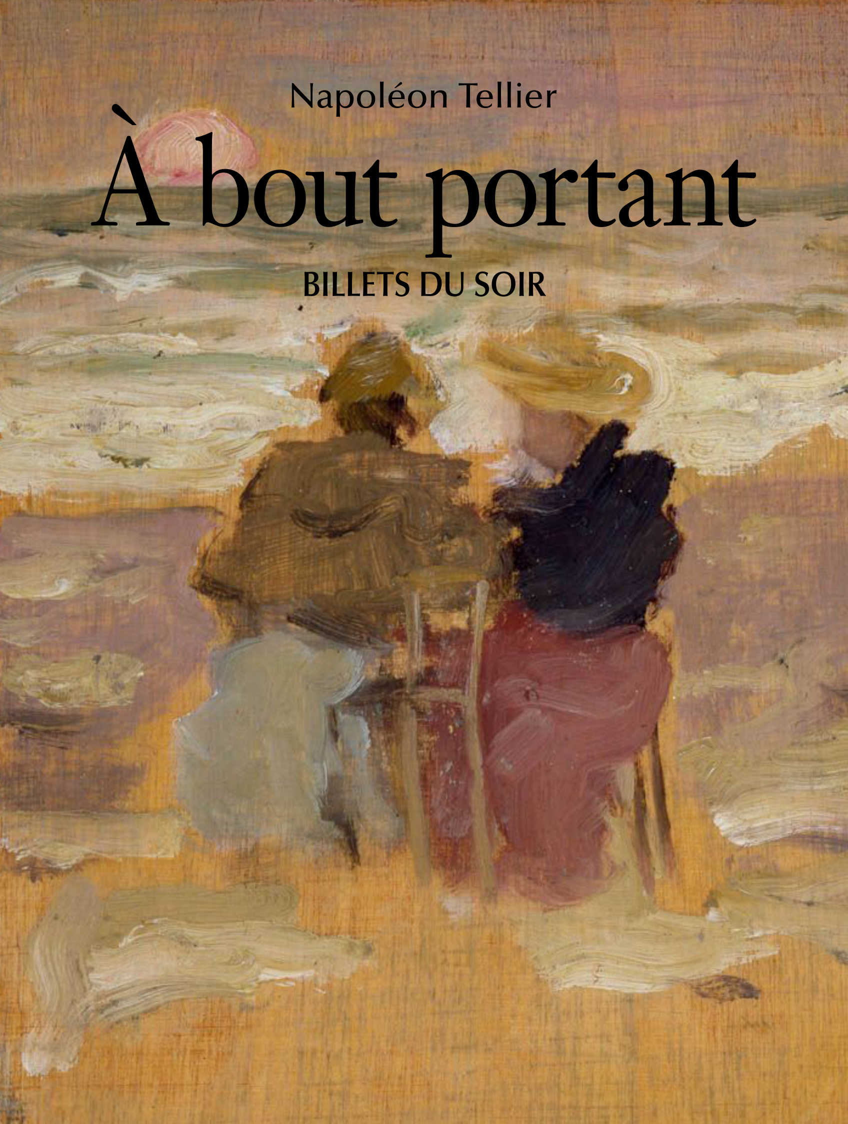
Napoléon Tellier

À bout portant

BILLETS DU SOIR



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

James Wilson Morrice (1865-1924),
Personnages sur la plage au crépuscule (VERS 1908),
Musée des beaux-arts de Montréal.

Napoléon Tellier (1886-1945).

À BOUT PORTANT

BILLETS DU SOIR

Le Reporter

Pauvre, mais honnête !

Rien, mieux qu'un cliché, ne saurait le peindre, lui qui en fait un usage si abondant.

Il est bon garçon comme le roi d'Yvetôt, se couche tard, se lève tôt et arrive en retard.

❧

Avec son tempérament de cigale, il trouve pourtant des fourmis qui lui prêtent à cent pour cent.

❧

Il jongle tous les jours avec les *certiorari* les *quo warranto,* les *mandamus* et trouve un huissier en rentrant chez lui.

❧

Il méprise les biens périssables de ce monde ; pour ne pas s'enrichir, il ne paie pas ses dettes.

Comme Cyrano, il fait gras le vendredi en ne mangeant pas ; il se reprend par l'abstinence, les autres jours de la semaine.

❧

Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir ; il en fait aussi sans le savoir, mais il le sait.

❧

Il parle science, cuisine, astronomie, médecine, industrie, et bénit Augé d'avoir fait l'encyclopédie Larousse.

❧

Si ses comptes-rendus de conférence sont toujours très lus, c'est qu'il sommeille pendant la séance ou qu’il n’y va pas.

⁂

Souvent il raconte oiseau quand le conférencier a parlé poisson ; le lecteur n’y a jamais rien perdu.

⁂

Combien d’orateurs lui doivent leur éloquence !

⁂

Il vante les œuvres humanitaires d’une main et donne les détails d’un meurtre de l’autre. La droite ignore toujours ce que la gauche...

Il assiste au spectacle dans le cabaret d’en face ; les acteurs disent qu’il est un critique impartial.

⁂

Dans les banquets il répond à la santé de la presse : « ce véhicule moderne de la pensée » ! Et le lendemain il maudit Renaudot et ses successeurs.

⁂

L’été, il proclame les charmes d’une villégiature à la mode et rôtit sous les combles ; l’hiver il fait la chronique des fourrures et attrape une bronchite aussi chronique.

⁂

Il fait de belles manchettes pour son journal, mais n’en porte jamais.

⁂

Il appelle un avocat : fils de Thémis, un médecin : disciple d’Hippocrate et quelques fois Rollet : un fripon.

❦

Ce courage le conduit-il en prison, il s’en console en songeant que le journalisme mène à tout.

❦

Son blason : Pot à colle croiseté de ciseaux sur fond d’engueulades de *city editor.*

Sa devise : « Ce que j’ignore ne vaut pas la peine d’être appris. »

❦

On le voit sur ses vieux jours, faire la poire à la porte d’un ministère en attendant un fromage.

❦

Il vit en espérant qu’un nouveau Christophe Colomb lui découvre un oncle d’Amérique, et meurt sans le sou.

❦

Il ira dans un monde meilleur ; une nouvelle édition en sera tirée, amplement revue et corrigée par l’auteur.

Ce qu’on s’amuse

Midi et demi. J’entre tout essoufflé au bureau pour faire de la copie. Je viens d’assister au procès du fameux Machin, qui a été condamné au maximum. J’ai à peine commencé, que la sonnerie d’alarme, audessus de ma tête, se met à carillonner : un, deux ; un, deux, trois, quatre ; un, 241. Je consulte l'indicateur et constate que l'appel vient d'être donné à l'avertisseur coin des rues X Y Z, juste en face de la pharmacie Saldrog. Immédiatement je donne un coup de téléphone.

— Hello, hello, il y a un incendie par là ?

— Oui, l'école S.-B. est en flammes.

— C'est bien.

Vivement j'endosse mon paletot, je dégringole l'escalier et saute dans le premier tramway, qui, bien lentement, me conduit à destination.

Une heure ! Enfin j'arrive, il faut se dépêcher, on imprime à une heure trente. Une foule compacte est déjà rendue et à force de jouer des coudes, je parviens jusqu'à la première rangée que je veux dépasser, mais un brave policeman est là qui me lance un « *Get back* ». J'ouvre mon paletot, mon veston, mon gilet et enfin attaché à ma bretelle je lui montre mon insigne de reporter. Je passe, il n'y a pas à dire il me faut des renseignements. Je vais pour parler au chef des pompiers, mais vlan ! un jet mal dirigé m'inonde des pieds à la tête et tout mouillé je me sauve. Je m'adresse à une jeune fille, qui paraît bien avoir trente-cinq printemps et autant d'hivers :

— Pardon, mademoiselle, pourriez-vous me donner quelques détails ? il y a-t-il eu des accidents ?

— Oui, monsieur, j'ai perdu Moustache.

— Moustache ?

— Oui, mon petit chien...

Je m'esquive plus loin, n'osant plus demander aucune information aux spectateurs. Enfin un mur s’écroule, une pierre en ricochant vient s’abattre à mes pieds, mais qu’importe, cela fait quelque chose à relater.

Après mille poussées, coups de poings, jurons et le reste, je traverse de nouveau cette réunion de badauds et je m’élance au premier téléphone venu.

Hello, *City Editor,* c’est moi, grosse nouvelle, prenez le titre : Épouvantable holocauste. Les braves pompiers... Comment ? Trop tard... le journal est sous presse ; ah ! vraiment, ça valait bien la peine.

Et déconfit, fourbu, encore tout grelottant du bain forcé que je viens de prendre, le désespoir dans l’âme, je me prépare à me retirer, mais le *City Editor* me rappelle.

Dites donc, vous n’avez rien à faire ce soir, allez donc au banquet du Club des vidangeurs, essayez de faire un beau compte-rendu des discours.

J’ai failli, oh ! failli seulement, m’évanouir.

Soyez poète

Sauf votre respect, êtes-vous un assassin ?

Je sais que cette question est indiscrète et que les criminels d’aujourd’hui sont des fervents du n’avouez jamais. Néanmoins, je persiste dans ma demande et prenant pour acquis que votre réponse est affirmative, je vous dis : « Si vous êtes assassin, soyez aussi poète ! »

Je comprends, par la tête que vous faites, combien est grand votre ahurissement. C’est que vous ne connaissez pas l’histoire de Webb.

Permettez-moi de présenter le personnage à l’honorable société.

Webb était tout bonnement un meurtrier de l’Oregon qui avait eu le grand tort de se laisser prendre par la police. Il avait, on ne sait trop pourquoi, tranché d’un coup de poignard ses relations avec un sien compagnon de travail. Celui-ci, blessé dans son amitié et dans le dos, en mourut de chagrin; il avait le cœur littéralement percé.

Webb, fort peiné lui aussi sans doute, chercha la solitude. La justice lui donna celle de la prison, après qu’un juge l’eût condamné à une autre peine : la capitale.

Webb adressa alors supplique sur supplique au gouverneur de l’État, sans cependant toucher son cœur à celui-là. Le jour de l’exécution arrivait et Webb inquiet sur son sort allait perdre la tête quand une idée lui vint. Il invoqua les Muses, écrivit un long poème et le fit parvenir au gouverneur.

Le dispensateur des grâces de l’État lut, fut ému, puis commua la sentence.

Et pour une fois des vers firent vivre leur auteur...

Le Policeman

Il serait le meilleur ami de l’homme, s’il en avait le flair ; on l’appelle tout de même limier.

❧

C’est probablement pour cela qu’une chanson populaire dit qu’il rend les chiens heureux.

❧

Mais par contre, il déteste le cambrioleur et fuit sa compagnie.

❧

Conscient de son utilité publique, il évite les rixes : un coup est si vite attrapé.

❧

Les ruelles ont été faites pour lui servir de refuge.

❧

Des gens malveillants disent qu’il n’a pas inventé la poudre ; erreur : il est le père de celle d’escampette.

❧

S’il voit un homme les mains couvertes de sang, tout de suite, sa perspicacité lui fait dire : Cet homme a les mains ensanglantées.

❧

Il s’illustre en illustrant les journaux illustrés. Dans ces feuilles il est brave téméraire, intrépide, fougueux, voire chevaleresque – s’il est dans ta police montée – mais il ne l’est nulle part ailleurs.

❧

Il est tellement modeste qu’il n’entre dans les buvettes que par la porte dérobée.

❧

Il brille dans toutes les réceptions municipales de l'éclat de ses boutons jaunes.

❧

Il bat la semelle sur le pavé et les pochards sur la nuque. Il connaît cependant les égards dûs à un échevin en goguette.

❧

Peu fier, il tutoie tout le monde, excepté le recorder qu'il appelle : À votre honneur !

❧

Les étudiants, qui n'ont pas la bosse du génie, ont au moins celle qu'a fait pousser son bâton.

C'est le cicérone des Don Juan ou le Bottin des dames galantes.

❧

Toujours content, hiver, été, automne, printemps, sans cesse il fredonne : « Le temps est beau pour la saison. »

❧

Les servantes et les cuisinières assurent qu'il est beau comme un astre, Phœbé, probablement, puisque l'on dit la rousse.

❧

Ce charme l'amène à connaître la qualité de vos cigares et de vos vins.

❧

Son gros ventre étant vide de reconnaissance, il arrête vos enfants s'il glissent dans la rue.

❧

Échappé d'une boîte antique, il a reçu le nom de Pandore.

❧

Ailleurs il est policier, sergent de ville, gardien de la paix ; ici, pays du beau parler frança, il est *policeman*.

Galanterie policière

La galanterie comme l'amour n'est point sujet qui prête à badinage. Deux agents de police, qui avaient probablement oublié leur Musset, viennent d'attraper, pour leur manque de mémoire, un savon conditionné de la part de leur chef.

L'aventure est toute récente.

Les deux Pandores, l'autre soir, entrant chez eux, prirent le tramway – les agents ne passent pas une journée sans prendre quelque chose. – C'était à l'heure où dans le véhicule « payez en entrant » les passagers prennent le nom de sardines. Les deux subalternes de monsieur Campeau avaient malgré la foule, on ne sait par quel hasard, réussi à s'installer commodément chacun sur un siège.

Pour leur malheur, comme dans la fable, deux poules survinrent, pardon : deux femmes, et allèrent se placer en face d'eux. Les policiers, même devant un cambrioleur n'auraient pas été plus impassibles ; ils ne bougèrent d'un pouce, et les deux dames restèrent debout.

Le lendemain, – comment expliquer ce miracle, puisque les femmes ne sont pas bavardes, – le chef Campeau apprenait la conduite peu galante de ses deux hommes.

Sur l'heure, il fit traduire les coupables devant lui, et après leur avoir lu une ou deux pages d'un traité de politesse, les condamna à quinze heures de travail supplémentaire (authentique).

À dater de ce jour, la police devint un corps d'élite ; à côté d'elle, le Vert-galant eût été un grossier personnage.

Mais comme dit l'Anglais : *Too much of a good thing, is good for nothing.*

Peu de jours plus tard un autre agent était encore amené devant le chef.

On me rapporte que vous vous êtes conduit comme un polisson.

Ben, j'va vous dire, chef. J'étais dans les chars, y étaient ben paquetés ; quand tout à coup, une criature se plante devant moé. J'étais pas capable de grouiller pour y donner ma place, quand j'ai vu ça, comme j'connais la discipline, j'y ai offert de s'asseoir su mes genoux...

Lorsque Théophraste naquit, sa famille célébra cet heureux événement par des fêtes, que les historiens du temps manquèrent d’enregistrer. Un incident cependant, méritait d’être relaté.

Théophraste avait une vieille tante, dont un mariage, manqué il y avait près de trente ans, avait aigri le cœur. Cette vieille fille qui, depuis des mois, faisait le rêve de porter son neveu sur les fonts baptismaux, fut oubliée ou évincée, toujours, est-il, que ses espérances ne se réalisèrent point. Elle en fut très fâchée et manifesta son mécontentement en jetant un « sort ». Telle une sorcière des contes de Perreault, elle toucha Théophraste au front, en l’anathématisant : « Ce gibier-là, prédit-elle, tournera mal ! »

Théophraste dès sa plus tendre enfance, montra les instincts les plus pervers ; il ne manquait jamais l’occasion, si un bon monsieur ou une bonne dame le faisait sautiller sur leurs genoux, de commettre des incongruités ; plus d’une robe et plus d’un veston portèrent sa carte de visite.

À l’école, il fit mille tours à ses maîtres et ses compagnons ne pouvaient le souffrir. S’il jouait à la « poque », il ne manquait jamais de fendre le moine de son voisin. Il chipait les billes de ses camarades, et fit tant et si bien qu’on dût le flanquer à la porte. Ses professeurs déclarèrent qu’il avait un « sale caractère ». Ses parents désespéraient de lui, et pour le ramener dans le bon chemin, ils résolurent de le mettre dans le Droit. Il entra à l’Université et son irrespect des autorités le mena devant les tribunaux.

Un jour le malheureux insulta un agent de police dans l’exercice de ses fonctions : le brave gardien de la paix dormait, adossé à un poteau télégraphique, et Théophraste, pensant faire une bonne farce, l’éveilla. L’affaire causa tout un scandale et ce n’est que grâce à des influences, venues de haut, que notre héros put s’en tirer sans aller aux galères.

Sa famille était désespérée et maudissait cette vieille fille de malheur qui avait voué Théophraste à une fin ignominieuse.

Plus tard, après avoir échoué plusieurs fois devant les examinateurs, Théophraste fut enfin reçu dans l’honorable confrérie du Barreau. Ce succès fit croire que le mauvais sort était conjuré, mais il n’en était rien.

Théophraste gagna beaucoup d’argent et fréquenta toute sorte de gens, qui lui firent descendre les derniers degrés de sa décadence. Un jour, jour néfaste s’il en fut dans l’histoire de Théophraste, ils lui soufflèrent dans la « trompe d’Eustache », une idée qui devait le perdre.

« Toi qui n’es bon à rien, lui dirent-ils, tu devrais te présenter aux prochaines élections ! »

Il accepta, et fut élu député !...

IM-MORALITÉ

La prédiction s’était accomplie : Théophraste avait mal tourné.

Il est toute la journée notaire, avocat, médecin, journaliste ; le soir il est tribun à cinq piastres ou plus par discours.

❧

Il aime l’ouvrier, et, s’il ne peut pas dire qu’il l’est, il peut du moins assurer que son père en était un : comme vous, messieurs !

❧

Il connaît à peine le candidat pour qui il parle et est d’autant plus à l’aise pour faire son éloge.

❧

Le même discours, prononcé en faveur de monsieur Leblanc, pourrait servir pour monsieur Lenoir ; il n’y aurait que les noms à changer.

❧

Il a toujours ample provision d’audace, de « front de bœuf » et d’encens.

❧

Il débute par quelques bons mots à l’adresse des « chers électeurs » et de leur « belle division », vante les qualités du foudre qui l’a précédé, anathématise l´adversaire et termine en portant aux nues le candidat qui le paie : cet ami du peuple.

❧

Pour un salaire plus élevé il en ferait tout autant pour le candidat adverse.

⁂

Jusqu'au jour du scrutin il jure que son candidat sera élu par une forte majorité.

⁂

Le lendemain, quel que soit le résultat, imperturbable il assure qu'il l'avait dit.

⁂

Si c'est une défaite, il murmure à l'oreille : C'est cet imbécile d'Untel qui a gâté la sauce.

⁂

Si c'est une victoire, il clame : Sans moi, vous savez… Mais au fond il s'en f… ; il sait que la parole est d'argent et se la fait payer en espèces sonnantes.

Les morts qui parlent

Ceci n'est pas, comme vous pourriez le croire, le titre d'un ouvrage de feu le vicomte Melchior de Vogue et encore moins celui d'un roman feuilleton de Michel Zévaco.

Non. « Les morts qui parlent », c'est tout simplement le nom d'une florissante association.

En ce siècle, où tout se syndique et se fédère, les « télégraphistes » ont cru bon de se former en corporation afin de se mieux protéger et contre les patrons et contre les « *scabs* », que les anglais Disons, pour éviter toute équivoque, que ces « télégraphistes » n’ont rien de commun avec les « opérateurs », qui, chaque jour, aux clic-clac d’une machine reçoivent et expédient dépêches, nouvelles, canards – surtout canards.

Les membres de « Les morts qui parlent » opèrent tout autrement. On ne les voit qu’en temps d’élection et ils ne travaillent que le jour du scrutin. Pour être bref, disons que leur rôle consiste à remplacer les morts au bureau de votation. De là leur nom : « Les morts qui parlent ».

Devant l’accroissement du coût de la vie « Les morts qui parlent », ne voulant pas se laisser mourir, ont établi un tarif plus rémunérateur. Qui les blâmera ? Il faut bien que tout le monde vive.

Voici la liste des prix soumis par « Les morts qui parlent » à la « Fédération des candidats », lesquels ont accepté sans discussion.

Enfin le capital et le travail fraternisent !

Tarif des « morts qui parlent » :

Voter pour un mort inconnu	5 $
Voter pour un mort populaire	7,50 $
Voter pour un défunt imberbe	5 $
Voter pour un défunt avec moustaches	8 $
Voter pour un défunt avec pleine barbe	10 $
Voter pour un défunt avec favoris	7,25 $
Voter pour un défunt chauve	6 $
Si le télégraphiste est surpris au « poil », pour se sauver, le mille	1 $

Si le télégraphiste est arrêté, le patron devra payer l'amende ; s'il va en prison, le patron s'arrangera pour que le télégraphiste reçoive ses repas du Viger ou du Windsor (facultatif).

Un dépôt est exigé du patron avant le commencement des opérations. De leur côté, « Les morts qui parlent », s'engagent à donner de bons résultats.

(Signé) L'honorable président.

La démonstropathie

Êtes-vous démonstropathique ? Avez-vous des démonstropathiques dans votre famille ?

Telle est la question que votre médecin vous posera avant de vous faire montrer la langue, dorénavant.

Cette maladie est des plus curieuses. Tel, qui était hier simplement apoplectique, asthmatique ou même encéphalatique, est aujourd'hui atteint de la démonstropathie. Si nous examinons le malade dès les premiers symptômes, nous constatons d'étranges phénomènes : l'œil paraît bon, cependant, le sujet voit de lumineuses lanternes où il n'y a que de vulgaires vessies ; l'ouïe accepte les plus monumentales impostures pour des vérités incontestables : enfin un besoin de frapper des mains et de trépigner des pieds s'empare du patient à chaque nouvelle sornette qu'on lui débite. Un fromage est le calmant le plus efficace.

N'hésitez pas, donnez généreusement. Entre la poire et le fromage, il y a toujours moyen d'arranger les choses, n'est-ce pas ?

Mais ce n’est pas tout. Immédiatement après les premiers soins, glissez quelques menues monnaies, – pas moins d’un dollar cinquante, par exemple, – dans le gousset du malade ; mettez dans sa main gauche – la plus proche du cœur ! – un drapeau représentant un grand homme (Confucius, le général Oku, Rodolph Lew, etc., sont très recommandés), dans l’autre main, mettez une torche et jetez l’homme dans la rue.

Il partira en hurlant comme mille chiens, auxquels on aurait fait l’amputation de l’appendice terminal. Ne craignez rien, la guérison est proche.

Après avoir clamé, vociféré, braillé pendant une heure et plus, le malade sent naître en lui une soif inassouvissable. Prestement il va échanger sa menue monnaie, pour un tord-boyaux quelconque.

C’est la convalescence.

Le lendemain à son réveil, notre démonstropathique, aura un œil au beurre noir, le nez aura pris des proportions tomateuses et sera d’une couleur entre l’écarlate et l’ultra violet, et enfin, une forte laryngite se sera déclarée.

Réjouissez-vous, le malade est guéri… jusqu’à la prochaine démonstration.

Enfin, nous savons combien nous sommes !

« Exactement, dit monsieur Bleu, 7 081 869 habitants, bien comptés. »

Oh ! bien comptés ! Un de plus, un de moins… Ne nous chicanons pas et avouons que, pour une jeune famille, c'est déjà un nombre respectable. Il y a de l'étoffe dedans.

Il ne nous reste plus qu'à faire connaissance les uns avec les autres ; avec un peu de temps on y parviendra.

L'Ouest – pas celui que ces dames appellent : l'Ouest, ma chère – non, l'Ouest, grenier du monde, s'est distingué. Mais il faut dire que l'immigration a été son principal agent d'accroissement. Et, pour le moment, ce n'est pas dans le pays des plaines fertiles qu'on trouve les qualités prolifiques d'une race.

Pas plus, d'ailleurs, que chez nos voisins des provinces maritimes.

La Nouvelle-Écosse et le Nouveau-Brunswick n'ont presque pas augmenté. De son côté, l'Île-du-Prince-Édouard arrive avec une diminution.

Le pays de sir Frederick Borden ne fait certes pas honneur au martial ex-ministre de la Milice.

Ontario, la prude, a mieux fait ; elle mérite un bon point.

De mauvaises langues disent qu'elle a été aidée par les énumérateurs. Il ne faut jamais écouter les mauvaises langues.

De tous, c'est Baptiste qui est le coq ! Question de clocher, vous allez dire.

Erreur ; les chiffres prouvent que dans tout le

Dominion, (à l’exception de la nouvelle province de la Saskatchewan), c’est le vieux Québec qui a la plus grosse augmentation.

Baptiste s’est splendidement comporté.

La meilleure part des félicitations ne lui appartient cependant pas, et avec nous il admettra que, pour être juste, il faut crier bien haut :

Vive la Canadienne !...

Laplume se convertit

Laplume était socialiste.

Il l’était devenu sans le savoir, comme ça, tout d’un coup. L’idée avait poussé dans sa caboche, comme les cheveux poussaient dessus, et le plus triste de l’histoire, c’est que Laplume était un socialiste socialisant.

Un jour, ou plutôt pour être exact, un soir, entre un nombre incalculable de petits verres notre réformateur sentit naître en lui l’âme d’un Babeuf, d’un Jaurès, voire d’un Bebel. Il donna un formidable coup de poing sur la table du cabaret et posa péremptoirement : Des patrons, en faut plus !

Cette explosion surprit ses amis : Comment, toi, Laplume, Placide, le bien nommé, le plus pacifique des hommes, tu prêches la révolution ?

Oui, citoyen, clama notre héros. Il ne faut plus de maîtres. Et, ce disant, il se fit passer dans l’œsophage un ...ième Terre de whisky.

Ces propos incendiaires avaient attiré tous les buveurs de l'estaminet autour de lui. Fier de son succès, Laplume monta sur un banc et harangua les « libres citoyens ».

« Les patrons ! On les connaît, ces détrousseurs du pauvre qui se font une couronne de son sang. »

La tirade était osée, mais personne ne s'en aperçut.

Laplume était lancé ; le whisky aidant, rien ne permit de croire qu'il pût tarir. Il ouvrit les écluses :

Citoyens, nous en avons assez des despotes ; secouons le joug de la servitude et éventrons les coffres de nos tyrans...

Une salve d'applaudissements grassouillets – parce qu'il étaient bien nourris probablement – partit des quatre coins de la salle. Laplume se versa un « *schooner* » et envoya le contenu de celui-ci rejoindre les petits verres dont il est question précédemment. Il continua :

L'heure est proche, libre homme, où nous aurons le libre air ! Nous nous lèverons tous alors pour asseoir ces forbans, ces corsaires, oui se font un marchepied de nos sueurs. Es ont fait leur lit sur un volcan ; gare aux ressorts !...

À ce moment un loustic s'écria : Sauve qui peut, v'la la police !

La police ! Ce nom n'émut nullement notre orateur.

D'la police, dit-il, en faut pu.

Cette crânerie valut à Laplume une ovation. Il prit un autre « *schooner* » et :

La police, qu'on l'abolisse et il n'y aura plus de malfaiteurs. Plus de police, plus de tribunaux : plus de tribunaux, plus de juges et plus de plaideurs : la paix universelle, quoi !... L'autorité, c'est nous, et le premier qui nous contredit nous le briserons comme un fétu...

À cet instant une lourde main s'appesantit sur Laplume qui piqua une tête vers le parquet ; la même main saisit notre socialiste, si brutalement interrompu et le mit sur pied :

Ah ! c'est toi, ivrogne, paresseux, sans cœur !... Laplume avait devant lui sa moitié, mamme Laplume en personne.

Les auteurs ne nous parlent pas de la conversation qu'eurent ensemble, monsieur et madame Laplume, ce soir-là. Tout ce que nous savons, c'est que Laplume s'est converti au féminisme.

Bonheur perdu

Je suis bien malheureux !

J'aimais d'un amour tendre une blonde enfant aux yeux bleus comme les couvertures des livres du même nom. Chez elle, j'étais reçu avec bienveillance et civilité tous les mardis, jeudis et dimanches.

Le jour dominical j'y allais deux fois : l'après-midi et le soir.

Son père, un homme des plus graves, et sa mère, une femme supérieure, m'accueillaient comme un fils et j’entretenais dans le coin le plus profond de mon cœur l’espoir de devenir leur beau-fils.

Je faisais mille rêves et des économies en vue de mon prochain mariage. Les jours de fête, je dépensais quelques sous pour ma doulce. Je lui achetais des marguerites que nous épétalions ensemble :

Elle m’aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie, disait toujours la gentille pâquerette.

À l’occasion de l’anniversaire de naissance de ma future belle-mère, je me fendis d’un bronze : c’était une horloge. Elle symbolisait les douces heures passées dans l’honorable foyer.

À mon anticipé beau-père, j’offris, le jour qu’il reçut les palmes, une paire de pantoufles brodées en cachette et en soie par mademoiselle sa fille.

À mon petit beau-frère et à ma petite belle-sœur je donnais des jouets et des bonbons et je caressais Fédor, le chien de la maison.

Bref, j’avais su plaire à toute la famille et personne, je le croyais, ne pouvait me déloger de ma position.

Hier soir, comme d’habitude, je rendis visite à ma fiancée.

Ici, laissez-moi sécher un pleur en songeant à mon bonheur perdu.

Comme toujours, mon adorée était joyeuse et souriante, et ses dignes parents me firent fête.

Nous nous installâmes tous dans le coquet salon où trônait sur la cheminée, mon portrait, tout près du bronze de belle-maman, entre deux modestes pots en grès.

Par moment, monsieur et madame mes beaux-parents espérés échangeaient quelques mots à voix basse. J'en profitais pour pousser des oh ! amoureux à ma bien-aimée qui me répondait par des ah ! langoureux.

C'était peu, mais c'était assez : nous nous comprenions.

Tout à coup, maudit soit cet instant, nous parlâmes des nouvelles du jour.

Oui, fis-je bien naïvement, j'ai vu ça dans *la Presse*.

Ma remarque jeta un froid ; tous se regardèrent interloqués :

Antoinette, Hector, s'exclama madame la mère de ma promise d'un ton sec, en s'adressant à ses enfants, allez à la cuisine.

Les petits sortirent et beau-père, l'air courroucé, s'approcha de la cheminée et se mit à remonter l'horloge symbolique. Ma fiancée était figée.

Je n'y comprenais rien ; le geste de beau-père était-il une invitation à déguerpir ?

Machinalement je prononçai un bout de phrase, je pris mon chapeau et je me sauvai comme un malfaiteur.

La nuit que je passai fut atroce ; pas un instant, je ne fermai l'œil.

De bonne heure, ce matin, celui que je n'appellerai jamais plus beau-père m'a fait parvenir ce billet explicatif :

> Monsieur,
> « Veuillez cesser vos fréquentations.

> Nous sommes des gens respectables, sachez-le, et nous ne saurions donner notre enfant à un individu qui se délecte à la lecture de *la Presse.* »

Je compris. Malheureusement il était trop tard. Ah ! je suis bien malheureux !

Demande et offres

Le ministre – n'importe lequel – devint livide quand il vit entrer le facteur.

Le fonctionnaire, attaché au service des postes, avait pourtant l'air d'un brave homme avec son sac bourré de missives.

Qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria le ministre.

C'est encore des lettres, répondit le facteur, le bureau de votre secrétaire n'en peut plus contenir.

Jetez-les là, fit le ministre dans un soupir de détresse. Il y avait de quoi aussi.

Depuis trois semaines qu'il avait reçu le portefeuille de...

Monsieur le ministre n'avait cessé d'être obsédé par des quémandeurs. Des lettres, venues des quatre coins de son comté, encombraient les couloirs, l'antichambre, les bureaux, et, le flot, toujours grandissant, allait bientôt submerger le cabinet même du ministre.

Des milliers de lettres restaient empilées sans que le destinataire eût le courage de les ouvrir. Il en connaissait trop bien le contenu.

Et chaque courrier venait grossir la montagne d'enveloppes timbrées.

Il y avait aussi des télégrammes de gens, demandant anxieusement si leur « application » était arrivée.

Mais jusque là on avait évité les visites des quémandeurs. Pourtant la garde qui veille à la porte… du cabinet s'endormit un beau matin et le ministre vit tout-à-coup apparaître, devant lui, un bel et blond imberbe.

Que voulez-vous ? fit le dispensateur des grâces ministérielles.

Une place…

Ces deux mots tombèrent comme un coup de foudre, le ministre chancela :

Mais mon pauvre ami, j'ai déjà des milliers de demandes.

Tout juste ; je vous « offre » mes services pour en faire le classement…

Le ministre s'évanouit tout à fait.

MORALITÉ : Les demandes créent l'offre.

Nous commentions après dîner, hier, au restaurant, la nouvelle publiée dans un journal du soir au sujet du fiancé brûlé vif.

Brûlé vif ? pas d'amour, fis-je, ignorant tout à fait ce dont il s'agissait, car je ne lis jamais les journaux. Les écrire est déjà assez.

Mais non, répliqua Machin, en me tendant un journal, qu'il tenait tout grand ouvert à côté de son assiette.

Je lus :

> « Un jeune homme est mort dans d'atroces souffrances, hier soir. Étant à la veille de se marier, il prit un bain, puis, eût la malencontreuse idée de s'enduire tout le corps avec de l'alcool. Pour se faire sécher, il s'approcha d'un foyer embrasé, l'alcool prit feu et le jeune homme mourut peu d'instants après. »

Voilà où mène l'usage de l'alcool, conclus-je, en lançant un coup d'œil sur Laplume qui en était à son ... ième amer-picou.

Laplume ne broncha pas, mais Machin, toujours facétieux, reprit :

Non : c'est l'eau qui a perdu ce fiancé !

Oui, c'est vrai ; a-t-on jamais vu ça, un type, qui, tout d'un coup se décide à prendre un bain, renchérit Chose, quand il a passé sa vie sans jamais en prendre...

Vous vous trompez, s'exclama enfin Laplume, c'est le mariage qui a perdu ce jeune homme...

Laplume est, comme on le sait, président du *trust* des vieux garçons.

Le mariage ? Ah ! elle est bonne !...

Mais oui, suivez-moi, continua l’impayable Laplume. Si le jeune homme n’avait pas pris de bain, il ne se serait pas enduit d’alcool et il ne se serait pas fait sécher ; et s’il ne s’était pas fait sécher...

Il n’aurait pas pris feu...

Tout juste. Alors, je dis que, si le jeune homme n’avait pas été à la veille de se marier, il ne serait pas mort...

Comment cela ?

Tout simplement parce qu’il n’aurait pas pris de bain...

Histoire morale

« Samedi, nos députés, leurs femmes et leurs filles assisteront au « lever » de leurs altesses ».

LES JOURNAUX

Je vais à ce propos vous conter une histoire.

Il y avait une fois un jeune homme capable de rendre des points à feu Pic de la Mirandole : il connaissait tout, cet animal-là !

À peine lancé dans la vie, il se mit à faire des vers. Il en fit des longs et des courts, il en fit des blancs et des libres, des miséreux et des millionnaires qui ne lui rapportèrent pas un sou. Plus ses manuscrits engraissaient, plus le poète maigrissait.

Désespéré il se mit à faire de la prose. Il pondit des contes, des nouvelles, des romans et beaucoup d'autres choses. Il dépensa tout son avoir chez le papetier ; son boulanger fit faillite.

Ses œuvres ne connurent qu'un lecteur : l'éditeur qui refusa de les imprimer.

Le pauvre écrivain allait mourir de faim lorsqu'un petit héritage lui sauva la vie. Il mangea une moitié de son bien et versa l'autre à un imprimeur. Deux volumes, signés de son nom, furent bientôt mis en librairie, ils y restèrent faute d'acheteur.

Trois mois passés à l'hôpital ne rendirent point le jeune homme plus sage.

On était en pleine saison d'opéra.

Mais la voilà, ma voie, pensa-t-il, on raffole de musique : je vais en composer. Trois opérettes refusées coup sur coup, calmèrent l'ardeur du jeune homme, qui ne se compta cependant pas pour battu. Il se mit professeur de piano.

Avec ses derniers sous, il fit un premier paiement sur un bel instrument, son imprimeur lui fit cadeau d'un cent de bristol et un peintre de ses amis lui fournit une enseigne.

Quinze jours plus tard une personne se présenta chez le jeune professeur. C'était un huissier.

Le malheureux voulut mettre fin à ses jours ; heureusement pour lui il n'avait pas de quoi s'acheter le moindre poison.

Un bonheur en amène toujours un autre. Les bonheurs, comme on le sait, sont jumeaux.

L'ex-poète-littérateur-musicien lut dans un journal que toute la fine fleur de la société devait assister prochainement au « lever » du vice-roi.

Voilà bien mon affaire, s'écria-t-il, et il se mit à enseigner l'art de faire des courbettes.

Il fit une fortune colossale.

MORALITÉ

Il n'y a pas de sots métiers ; il n'y a que de sottes gens.

En 1915

J'ai trouvé dans des vieux papiers, datant des débuts du vingtième siècle, de l'an mil neuf cent quinze (1915) exactement, un journal dont la lecture m'a bien égayé. C'est une preuve de plus que les peuples de cette époque avaient conservé, sous leur prétendu vernis de civilisation, les mœurs sauvages de leurs ancêtres des temps primitifs.

Si l'on examine l'histoire, on voit que vers 1912 une grève de houilleurs bouleversa le monde. Le charbon – j'explique ici pour les jeunes lecteurs que le charbon était un combustible noir dégageant un gaz nauséabond (on peut en voir un morceau admirablement bien conservé au Musée de Ramezay) – le charbon, dis-je, devint un article très rare et suivant la mentalité antisociale d'alors, tout le monde voulut en avoir ; résultat : le charbon devint un article de grand luxe. J'en trouve la preuve dans le journal de

1915 et je reproduis textuellement :

CARNET MONDAIN

Grande réception hier chez la duchesse du Vieux-castel. L'hôtesse portait pour la première fois la belle rivière en anthracite que tous ont admirée chez les bijoutiers Cohen & Rosembloom.

TESTAMENT

On a ouvert hier, le testament de feu Eustache Sucrauplâtre, le sympathique et richissime épicier mort récemment. La fortune du défunt se trouve répartie ainsi : À sa famille : trois tonnes de charbon ; à diverses institutions : l'intérêt d'une tonne d'anthracite ; à son neveu, Fêtard : trois onces de coke, etc.

MALADIE À LA MODE

L'appendicite a vécu. Hier le prince de Galles s'est fait traiter pour le charbon. Le charbon sera, prévoit-on dans les cercles médicaux, la maladie à la mode cette année.

EXÉCUTION DE MARTIN

Le shérif Lepire n'ayant pas réussi à trouver un exécuteur des hautes œuvres, a opéré lui-même ce matin, en pendant le bandit Martin. Martin, on s'en souvient, détourna du trésor municipal un plein tombereau de cendres.

Toujours en feuilletant les archives poussiéreuses de notre Bibliothèque nationale, je viens de découvrir un livre manuscrit fort curieux intitulé : *Minutes du Conseil de ville de la cité de Geerusalem.*

Pour vous éclairer il faut vous dire que cette ville, située sur les bords d'un fleuve américain, aujourd'hui asséché, avait porté autrefois le nom très chrétien de Ville-Marie-de-Montréal.

Ceci dit, revenons au vieux bouquin, que je traduis, car il est écrit dans la langue des peuplades, qui habitent aujourd'hui le pays de Sion ; pour vous ce serait de l'hébreux.

Je prends au hasard :

- Sur proposition de l'échevin Bloomfield, appuyé par l'échevin Cohn, le bureau d'Hygiène municipal est aboli. *Carried unanimously.*

- Le greffier David-Ben-David fait rapport qu'il a choisi comme chant municipal l'œuvre de Goldberg : « Youpe, youpe sur la rivière ».

- Sur proposition de l'échevin Rosemblüm, appuyé par tout le Conseil le service des incendies est aboli. *Carried.*

- Sur l'ordre de la Ville, l'encanteur Lazarus a vendu hier les appareils d'incendie au Syndicat des regrattiers.

- Le commissaire Silverman recommande qu'un impôt de 1000 $ par année soit prélevé sur les baignoires.

- Sur proposition de l'échevin Rosenthal appuyé par l'échevin Langloisky le nom du quartier Saint-Louis est changé en celui de 5 £.

- Une commission a été chargée d'étudier la possibilité de réduire les taux d'assurance sur le feu.

- Les avocats de la Ville sont d'opinion qu'il serait opportun d'abroger, pour les marchands du moins, le règlement défendant l'usage de la gazoline.

- Le chef du service des travaux publics fait rapport que le dernier bain public a été démoli hier.

- Le maire Lazarus a signé ce matin, la proclamation : l'Ail manque !

- Une fête intime réunissait hier les commissaires et les échevins dans les salons de son honneur. On célébrait sans pompes la fête nationale du 24 juin. Au nom de la ligue des citoyennes, madame Salomé Rosen a présenté à la Ville, sur un plateau d'argent, la tête du dernier Jean-Baptiste.

Cri du cœur !

En ce siècle où la réclame est le nerf du commerce, croiriez-vous qu'il est des marchands qui la fuient ?

Cela pourtant est l'exacte vérité ; l'histoire, que l'on vient de me narrer, le prouve.

Le héros est un Juif de la rue Craig. Je ne le nommerai point, puisqu'il adhorre l'annonce et, ensuite, parce que vous ne fréquentez point sa boutique.

Or donc, un certain jour, un agent d'une fabrique de timbres de caoutchouc se présente chez ce Salomon quelconque. Le Juif, flairant un client possible, s'avance avec des airs de félin prêt à dévorer sa victime. La bouche en cœur il demande :

You want to pay ?

Le Juif parle – si on peut dire – de préférence la langue de Shakespeare, malgré « Le Marchand de Venise ».

L'agent répond non. Tout de suite, le fils d'Israël change de masque et s'écrie, en levant les mains à la hauteur de ses oreilles :

I don't want nothing !

L'homme aux timbres de caoutchouc ne se tient pas pour battu ; il commence à vanter sa marchandise.

Il en démontre l'utilité.

Tenez, dit-il avec ces timbres vous pouvez, à peu de frais, avec un tampon encreur, imprimer votre nom et votre adresse sur les paquets, lorsque vous faites une vente.

Vat's the use, anyway ?

Vos clients retiennent votre adresse et reviennent faire des achats.

Get out ! Ven a customer buys here, I want him to forget the place (authentique).

Enfoncé le midi !

Il ne s’agit pas de celui de quatorze heures, mais bien de celui de la France ; celui qui sans cesse bouge.

Or donc, l’autre jour, deux de nos cousins méridionaux, l’un venu directement de la Cannebière, – il s’appelait Barbassou – et l’autre natif de Tarascon – il répondait au doux nom de Tartarin, naturellement – causaient entre eux dans un restaurant de... disons... de Sorel.

L’un et l’autre vantaient avec force amplification les mérites respectifs des belles villes qui les virent naître.

Barbassou exaltait Marseille et son port incomparable ; Tartarin le relançait, en disant, que nulle part ailleurs dans l’univers, même dans Neptune, on ne saurait trouver plus splendide Tarasque que celle qui fait la gloire de Tarascon.

Chacun, à qui mieux mieux, peignait sous les plus belles couleurs, Marseille et Tarascon. Et, cela va de soi, on exagérait... un peu, un tout petit peu mon bong !

Les deux enfants du Midi racontaient les plus colossales galéjades. On en vint à parler monument et les exagérations devinrent monumentales.

À Tarascon, disait Tartarin, le grand tueur de lions, le palais municipal – car c’est un palais – est tout en argent solide depuis le rez-de-chaussée jusqu’au grenier. Le soir la lune lui emprunte ses reflets, té !

Pécaïre, répondit Barbassou en faisant la moue, à Marseille, la bicoque de mon savetier, elle est en or massif et le soleil, – car nous n’avons jamais de lune chez nous – prend son éclat doré de cette bicoque, té !

Le brave député de Richelieu qui était en train de prendre un apéritif, à une table voisine, avait entendu la conversation extravagante. Il se mit à sourire, puis s’approcha des deux méridionaux :

Vous monsieur, qui avez un palais mirifique, dit-il, à Tartarin, et vous, monsieur, à la bicoque resplendissante, fit-il à Barbassou, venez voir quelque chose qui va vous épater.

Épater un Marseillais et un Tarasconnais cela ne s’est jamais tu ; néanmoins les deux amis suivirent monsieur Lanctôt – oui, c’était monsieur Lanctôt, vous l’aviez sans doute deviné.

Ouvrez vos yeux et regardez, fit tout à coup le brave député, en débouchant au coin d’une rue, ce n’est pas un palais, ce n’est pas une bicoque, c’est tout simplement ma Maison ! Il appuya sur ce dernier mot en se donnant un air d’importance.

Tartarin et Barbassou restèrent figés sur place : La splendeur de la résidence de monsieur Lanctôt les éblouissait.

Té, s’exclama Tartarin, déconfit, c’est de l’argent pour de bon !

Autrement, fit Barbassou en levant les bras au ciel, c’est de l’or authentique...

Ni l’un ni l’autre, messieurs, reprit le député exubérant, c’est mieux que l’or et l’argent, et ça me coûte beaucoup moins cher. C’est de la peinture de gouvernement, tout simplement !

Pauvres poissons

Un journal du soir vient de rapporter qu'une chose extraordinaire s'est produite à Pierreville. « Tous les poissons de la rivière Saint-François, dit cette feuille, semblent voués à la mort. L'eau est, en effet, couverte de leurs cadavres, car ils meurent par centaines. »

Et le confrère ajoute : On ne sait à quelle cause attribuer ce fait !

Comme nous sommes toujours soucieux de bien renseigner nos lecteurs, nous avons chargé notre reporter du service maritime de faire une enquête. Il a interrogé une carpe du Saint-Laurent, mais il n'en a rien pu tirer : elle était muette... comme une carpe, naturellement.

Alors notre collaborateur s'est rendu à Pierreville et là, vêtu d'un scaphandre, il est descendu au sein de l'onde perfide (style *la Presse*). Il a rencontré le fameux petit poisson de Lafontaine qui est devenu grand, et lui a tiré les vers du nez. Voici l'interview que nous offrons EXCLUSIVEMENT à nos nombreux lecteurs (style : voir plus haut).

« L'autre jour, a dit ce poisson, un des nôtres trop curieux – c'était probablement une poisson – se rendit, à Farnham pour entendre discourir un diplomate japonais dont la réputation était parvenue jusqu'à nous à la suite d'une aventure sur la rivière Modder.

« Ce camarade aquatique, voyant que l'orateur péchait en eau trouble, aurait dû se méfier, sachant par expérience que tous les pêcheurs sont nos ennemis. Néanmoins, il resta jusqu'à la fin et pour le malheur des siens retint, sans en oublier un mot, une virgule ni même une ligne – encore un instrument funeste à notre race – la pièce d'éloquence éjaculée par le loquace Nippon.

« Fier de lui et heureux comme un poisson dans l'eau, cela va sans dire, notre ami revint et convoqua une réunion générale de tous les perches, crapets, anguille, barbottes, maskinongés, flétans, brochets, esturgeons, goujons, et enfin, de tout le menu fretin des alentours.

« Lorsqu'ils furent assemblés, il leur fit le récit de son voyage, puis il répéta sans en rien oublier la harangue de Lemieux – Lemieux c'est le nom de l'orateur japonais.

« Devant ce déluge de paroles sonores, mais creuses, mes frères, qui n'ont pourtant jamais eu peur des flots, restèrent interloqués et littéralement figés.

« Leurs nageoires devinrent paralysées et leurs queues s'immobilisèrent. Ainsi privés de leurs mouvements et dans l'incapacité de nager, tous coulèrent à pic et se noyèrent. »

Mais, vous, demanda notre reporter, vous vivez ?...

Ah ! moi c'est différent ; je suis habitué : j'ai déjà entendu D. A. Lafortune...

Et l'interview se termina en queue de poisson.

Tu-Tan-Fou, le célèbre fabricant de pantalons de Nankin, qui s’est illustré par sa brochure révolutionnaire intitulée *Coupons nos nattes!* est mort empoisonné.

Ce malheur a jeté le nouveau président de la république chinoise dans la consternation ; le défunt était son meilleur ami et son plus précieux conseiller. Ses soupçons se portèrent aussitôt sur un conspirateur mandchou, qu’il fit électrocuter, sur l’heure.

La décapitation et la pendaison, dernier vestige d’un régime arriéré, avaient été abolies la veille.

Une prompte enquête, instruite par le coroner Mac-Ma-Hong, révéla que le conspirateur n’était pas le meurtrier ; la machine à désélectrocuter n’étant pas encore inventée, on inhuma le malheureux innocent.

Voici comment Mac-Ma-Hong avait découvert la véritable cause du décès de Tu-Tan-Fou.

Il se rendit chez le défunt et interrogea ses serviteurs. Le cuisinier fournit la clé de l’énigme :

Mon maître, dit-il, fêtait hier la proclamation de la nouvelle république ; il se fit servir un plantureux repas.

Ah ! s’exclama le coroner, il aurait mangé un peu trop de tête de rats fromagés.

Non, il ne touchait plus aux rats.

Alors, un *chop suey* aux sauterelles serait le coupable.

Il avait banni ce plat de sa table.

Voyons, c’est peut-être un potage aux nids d’hirondelles trop copieux...

Il le détestait depuis la réforme.

Diable ! Est-ce qu'il aurait trop consommé de confitures aux fourmis ?

Je les ai jetées à l'égoût avant-hier.

Je m'y perds... qu'a-t-il donc dégusté ?

Le contenu de ceci, fit le cuisinier, en donnant au coroner Mac-Ma-Hong une boîte de conserves de Chicago.

Je comprends enfin ! Puis, soupirant, le coroner ajouta, en jetant un regard plein d'amertume sur la boîte de conserve : Ceci a tué cela !

Le ministre, l'horloger et la montre

(Véridique histoire)

Il y avait une fois un ministre au front pileux, un horloger au cœur d'argent et une montre du même métal.

Le ministre s'appelait Lemieux, l'horloger était Suisse et la montre itou.

Le ministre se rendit chez l'horloger, à Genève ; moyennant un billet de mille beaucoup plus franc que l'horloger, il acheta la montre.

Le ministre partit pour Paris ; rendu là, il s'arrêta. La montre aussi.

Le ministre visita Rome, puis Londres, et ensuite il leva le pied pour le Cap. Tout juste : de pied en Cap.

La montre fit le voyage sans se beaucoup fatiguer : de tout le trajet elle ne marcha pas un seul instant.

On prétend, quoi qu'elle fût en argent, qu'elle avait les pieds nickelés. C'est faux, car ce n'était pas un cadran.

Ah ! disait Lemieux, si elle était en métal de fusil, je la ferais bien partir.

Le ministre passait ses heures de loisir à travailler dans le boîtier de la montre ; tous ses efforts étaient inutiles : la petite Suissesse ne voulait pas marcher.

Les caresses, les promesses, la persuasion, la violence et même les discours n'y firent rien.

Toujours, après ces conférences, la petite genevoise, plus toquée que tocquante, restait muette et réintégrait son gousset la queue basse comme le renard de la fable.

Vraiment cet oignon était d'une obstination à faire pleurer.

Le ministre désespéré, confia son infortune à son secrétaire. Celui-ci sans balancier, – pardon sans balancer, – répondit que les chronomètres n'étaient pas de son ressort.

Pourtant une fois le ministre et la montre se mirent d'accord. C'était au passage de la Modder.

Quelques instants auparavant, la petite Suissesse s'était subitement mise à faire tic-tac. L'émotion, peut-être, de se trouver en pays bœr avait fait battre son cœur.

Le ministre était radieux ! sa montre marchait.

On s’engage sur la rivière. Tout à coup, v’lan ! c’est une panne.

Le ministre se trouve immobilisé ; il regarde sa montre : elle aussi est arrêtée... et pour toujours.

Longuement Lemieux considère la perfide d’un œil mélancolique. Puis enfin, sans chercher de midi à quatorze heures, il se résigne : Le vin est versé, s’exclame-t-il, il faut le boèr...

Bouton symbolique

Tokyo, 1911.

Monsieur le directeur,

Permettez-moi, monsieur, avant d’aller plus loin, de vous faire faire ma connaissance.

Je suis un type dans le genre de *la Presse :* je ne sais pas le français. Mais, moi, j’ai une excuse : je suis Japonais.

Ceci dit, je vais sans plus de préambule, vous poser une question :

La souscription nationale Lemieux est-elle fermée ?

Ne répondez pas non, de grâce, si vous ne voulez pas jeter une honorable famille – la mienne, naturellement, – dans le deuil.

Une réponse négative entraînerait, à coup sûr, mon trépas. Il faut vous expliquer que je suis un Rodolphile enragé, et, partant, si j'apprenais que la modeste contribution, destinée à faire la joie de mon idole, est refusée, j'irais, sur l'heure, m'harikiriser.

Ici, j'ouvre une parenthèse pour m'ouvrir à vous et vous dire que l'opération consiste à s'ouvrir le ventre.

Que voulez-vous ? C'est plus fort que moi : j'aime votre ministre des Poches à l'égal de Bouddha.

C'est sa faute aussi : il est trop beau !

Pour m'évincer, vous allez probablement me conseiller de faire parvenir mon offrande directement au Grand Homme.

C'est ce que j'aurais préféré, afin de Lui témoigner personnellement toute mon admiration ; malheureusement un obstacle infranchissable nous sépare.

Je veux parler de la hiérarchie.

Lui, sire Rodolphe, c'est une Lune éclairant de ses reflets argentés (50 $ le reflet, me dit-on), les diplomates de l'Occident, de l'Orient et de l'Ungava ; moi, je ne suis qu'un enfant du Soleil Levant.

Vous voyez d'ici la distance qu'il y a entre Lui et votre serviteur. Une autre raison me faisait aussi hésiter : c'est que mon cadeau est bien minime.

Je ne suis, hélas ! qu'un pauvre Nippon, et je ne saurais par conséquent donner plus qu'un mikado.

Ce que je vous offre est tout simplement un bouton à quatre trous.

Mais quel bouton ! Et quels trous ! Si le petit corps rond que je vous adresse pouvait parler il vous narrerait bien des choses.

Vous ne le croyez peut-être pas, mais chacun de ses trous contient, si on peut dire, un symbole.

Examinez un instant ce petit bouton et bientôt vous y verrez apparaître le portrait tout craché du célèbre ambassadeur.

Voyez le premier trou. Ne représente-t-il pas, par sa rondeur, le grassouillet Rodolphe et n'est-il pas vide comme Lui ? Le deuxième trou, n'offre-t-il pas l'image frappante de l'éloquence de l'ami du général Oku ? C'est creux ; c'est sans fond.

Jetez un œil dans le troisième trou et vous y verrez Rodolphe lyrique, Rodolphe poète. Ce trou, c'est toute une épopée : c'est Ajax, c'est Saint-Denis, en un mot, c'est le trou... badour.

Enfin, regardez le dernier trou. De tons il est le plus figuratif, car c'est le trou du rongeur dans le fromage, ou encore, c'est le trou permettant au poltron de prendre la fuite.

N'est-ce pas assez pour que mon bouton soit ajouté à la liste de souscription ?

En attendant une réponse, je me souscris,

Votre, etc.,

Jako Bu-Ro.

Le milieu perdu

Le véhicule de la démocratie – je veux dire le tramway brusquement stoppa.

Une file d’hommes, de femmes et d’enfants, en se bousculant, sortirent par en avant pendant qu’une cohue d’enfants, de femmes et d’homme se ruèrent à l’entrée, par en arrière.

Les sièges inoccupés furent pris d’assaut ; en un clin d’œil la voiture fut littéralement bondée.

Un coup de cloche, puis elle se mit en mouvement.

Le conducteur, un canayen, cria en un français très pur : *Step in front please !* Les voyageurs qui, apparemment avaient compris, se poussèrent tant et si bien qu’ils firent un vide, un tout petit vide, en face de moi. Je levai les yeux, et sur le banc opposé, j’aperçus monsieur Rodolphe Lemieux en personne authentique.

C’était incroyable.

Lemieux en taxi, Lemieux en carrosse, Lemienx en char romain, Lemieux en palanquin, Lemieux en pousse-pousse japonais, Lemieux en brouette même – à la suite d’un pari électoral – possible ! Mais Lemieux en tramway vulgaire et roturier que vous, moi et tout le monde prenons matin et soir ? Jamais !

Pourtant, il n’y avait pas d’erreur : c’était bien lui.

Il avait l’air tout de même fort ennuyé. À sa droite, une belle négresse, une doudou, tenait sur ses genoux un marmot qui criait en pointant l’ex-ministre : Na ! N’ai peupeur du bonhomme sept heures !

Le bébé avait-il entendu parler de Saint-Hyacinthe ?

À gauche, un ouvrier, un plâtrier sans doute, car il portait l’uniforme blanc – pardon Rostand, – causait avec un ami et, de temps en temps, lançait par la fenêtre en se tournant du côté du diplomate, le jus de sa chique.

Un ouvrier comme voisin ! Quelle décadence ! En face de lui un gamin, commissaire chez une modiste, tenait deux immenses cartons dont le contenu fait la joie de madame et le désespoir de monsieur.

Des cartons comme horizon pour un homme qui a vu le Soleil Levant !...

Monsieur Rodolphe était visiblement dans des transes.

L'arrivée d'une dame lui fournit l'occasion d'offrir son siège et de se débarrasser de ses gênants voisins.

Était-ce le jus de tabac qui avait fait déguerpir monsieur Lemieux ? Était-ce la doudou avec son mioche ou le gamin avec ses cartons ? Ou avait-il simplement fait le geste d'un galant homme ?

Je ne sais, mais ce que je puis dire, c'est que l'ex-ministre poussa un long soupir de soulagement, puis il s'accrocha à une courroie.

Il parut alors oublier les gens qui le côtoyaient ; son regard se perdit et il songea.

Un second : *Push in front !* lancé vigoureusement, rappela monsieur Lemieux à la réalité. Il jeta un coup d'œil autour de lui et je l'entendis murmurer : J'ai perdu mon milieu... »

Un jeu de société qui fait fureur en ce moment, c'est le : Qui sera ministre ?

C'est passionnant comme le puzzle, amusant comme le diabolo et plaisant comme le ping-pong. C'est plus qu'un casse-tête, c'est un case-tête.

Monsieur Tout-le-monde le joue à son bureau, au club, dans le tramway, dans la rue et ailleurs ; madame a lâché le whist et à son « *five o'clock* » on ne parle plus que ministère. Chacun a ses petits pronostics, ses petits potins et sans avertir le gouverneur – ô lèse majesté – on forme un cabinet.

Monsieur Untel est financier : il va aux finances ; monsieur Chose, le journaliste, il fait dans les feuilles de chou, sa place est à l'Agriculture ; le poète Machin, le lettré, va tout naturellement aux Postes... pour ses lettres... et patati et patata.

Seul, un homme reste perplexe et c'est celui-là même qui doit former un ministère pour de bon. Qui mettre dedans, se demande-t-il, sans me faire mettre dedans ou plutôt dehors ?

Cet homme, – pour ne pas le nommer, disons qu'il s'appelle Borden, – veut faire plaisir à tous et ne mécontenter personne.

La tâche est ingrate et il va falloir employer beaucoup de diplomatie pour la mener à bonne fin.

« Si je demandais des conseils à notre diplomate national, pense monsieur Borden, il pourrait peut-être me tirer d'embarras. »

Et aussitôt il appelle en conférence extraordinaire notre Talleyrand canadien, l'inimitable Rodolphe.

J'ai besoin de vos lumières, dit monsieur Borden, nous sommes divisés en politique, mais ce que j'ai à vous demander, c'est pour le bien du pays.

Rodolphe, en entendant ces mots, remplit ses soutes d'air et devient tout bouffi.

Quand le pays réclame un Lemieux, répond l'ami du Mikado, il est toujours prêt à se mettre à son service.

Voilà, continue monsieur Borden, je voulais savoir d'un homme qui, comme vous, a fréquenté toutes les cours d'Europe, d'Asie et d'Afrique comment il ferait un ministère...

Si ce n'est que cela, fait Rodolphe d'un geste dédaigneux, c'est un rien... Si j'étais à votre place, je choisirais comme premier ministre l'homme le plus capable : moi. Aux Finances, je mettrais mon frère, le shérif ; à la Marine, mon frère Auguste ; aux Douanes, mon père : à l'Intérieur, mon beau-père, Louis ; à la Justice, mon beau-frère, Pouliot ; à l'Agriculture, mon frère Gustave ; aux Travaux Publics, mon frère Arthur, et je donnerais les autres portefeuilles, à mes cousins Gédéon, Hercule, Siméon et Hector. C'est pas plus malin que ça...

Je comprends, répond monsieur Borden, mais je n'ai pas comme vous une aussi nombreuse famille...

Ironie des mots

What's in a name, disait Cambronne ennuyé en se pinçant le nez. Si le mot est du célèbre général de

Napoléon, la phrase est de Shakespeare.

Quoi qu'il en soit, la perplexité de l'un et l'autre était parfaitement justifiable, car, en effet, qui pourra jamais dire ce que contient un nom ?

Citons des exemples au hasard.

Prenons le mot : peinture. Ces huit lettres éveillent tout de suite en votre esprit le nom d'un art qui a fait l'illustration des Raphaël, des Rubens, des Van Dyck, des Rembrandt, des Millet et des Puvis de Chavanne.

Ajoutez à la peinture le nom : Lanctôt, et déjà la féerie de tableaux que vous avez vu défiler, disparaît pour faire face à une maisonnette, gentille, il est vrai, mais sur laquelle vous pouvez voir cette tache indélébile : Peinture rouge du gouvernement.

Le nom de l'agneau devenu adolescent est : mouton, si je ne me trompe. Cependant cette désignation d'un animal très doux et très apprécié, surtout pour ses côtelettes, perd tout son charme si vous y ajoutez le mot : ministériel.

Mouton ministériel ! Réunissez ces deux mots et vous apercevrez toute la horde des éternels tondus, toujours prêts sur le signe de leur chef, à sauter la clôture des droits de leurs compatriotes.

Dites d'un homme public : Il a une bonne presse, et tout le monde comprendra que les journaux lui sont favorables. Prenez les mêmes mots et dites d'une femme publique : Cette femme est une bonne presse, et vous proférerez contre elle une accusation infamante.

Les mots : dégénérés, crétins, hystériques, ratés, demi-fous, etc., vous semblent des énormités que vous ne voudriez même pas adresser à votre belle-mère.

Placez ces mots tous à la suite et ajoutez-y au bout le nom : nationalistes. Mettez le tout dans la bouche d'un ministre qui le lancera à tous les échos, ensuite examinez le ministre, et vous verrez, que dans son effort, il s'est couvert de salive. La bave est sortie, mais elle est retombée sur lui. Si vous continuez vos recherches, vous constaterez toutefois que les nationalistes ne s'en portent pas plus mal.

Ainsi, moi qui vous parle, je suis victime du : *What's in a name*. Mon aïeul, un brave habitant – les habitants sont tous braves – était un peu plus fortuné que ses concitoyens. Il possédait, dit la légende, plus de bêtes que ses voisins – (le lecteur voudra bien me pardonner si je lui parle de ma famille) – et comme les sobriquets étaient de mode dans sa paroisse on le surnomma : la fortune.

Ses fils prirent ce nom, je fis comme eux, et depuis mes camarades ne cessent de m'appeler : Mon petit D. A.

Je vous laisse juge de mon infortune.

Un patriote

« Si Untel eût vécu en 1837, me disait Laplume, il serait mort au bout d'une corde de chanvre, tellement il est patriote. »

Ce début m'intéressa. J'avais plus d'une fois, il est vrai, entendu prononcer le nom d'Untel, mais j'étais loin de me douter qu'il fût bâti de chair à se faire pendre pour l'amour de son pays ; aussi je levai les épaules avec un air d'incrédulité.

Ah ! reprit-il, tu ne me parais pas bien convaincu.

C'est parce que tu ne connais pas assez Untel.

J'avoue...

Pourtant sa renommée court le monde. C'est un personnage que l'on voit un peu partout, tous les jours, enfin c'est une célébrité.

Mais qu'a-t-il donc fait de si extraordinaire ?

Ton ignorance est pitoyable. Tu ne sais donc pas qu'Untel, est l'inventeur de la machine carbofrigorifique pour le rajeunissement des éponges usagées ?

J'ignorais. Cependant permets-moi de te dire que je ne comprends pas bien le rapprochement entre le patriotisme d'Untel et les éponges.

Écoute un instant. J'ai dit : si Untel eût vécu en 1837. Comme nous sommes en 1911, son civisme ne peut se manifester de la même manière.

C'est juste.

Donc, autre époque, autres mœurs.

Oui, mais les éponges ?

Tu vas voir. Avec sa machine carbofrigorique, Untel a fait une fortune colossale, gigantesque. Grâce aux éponges rajeunies, il peut aujourd'hui dépenser des sommes folles à l'achat d'une foule de choses, et il en profite.

Le veinard !

Il encourage, en faisant circuler son argent, les industries nationales et fait vivre ainsi des milliers de commis, de fabricants, de marchands, d'agents, et que sais-je ?

C'est très noble.

Jamais tu ne verras sur lui ou chez lui, dans sa somptueuse demeure, le moindre objet de fabrication étrangère. Tout, depuis l'humble et modeste bouton de faux-col jusqu'au luxueux et opulent paletot fourré, porte la marque : « *Made in Canada* ».

Voilà au moins une étiquette qui n'est pas du terroir. Qu'importe le mot, pourvu qu'on aie l'article ?

Encourager son pays, voilà le vrai patriotisme ou je ne m'y connais pas.

Je ne répliquai point, car je songeais en rougissant *in petto* – si l'on peut dire – que je manquais moi-même de patriotisme : mes chaussures avaient été faites avec la peau d'un veau américain et mes chemises étaient empesées à l'empois chinois. Mon ami, heureusement, ne s'aperçut de rien et il continua :

Tiens, dit-il, veux-tu des exemples entre mille.

Déshabillons un peu Untel, ou plutôt habillons-le.

Je fis un geste d'acquiescement.

Sais-tu où il achète ses habits ? Chez le *fashionable* tailleur Moses Rosenbloom.

Son chapeau, son beau huit reflets des grandes circonstances, vient de chez le chapelier du boulevard, Abraham Cohen. Tout son mobilier sort des grands magasins Jacob Ruttenberg and Son. Tiens, pas plus tard qu'hier, je le vis faire l'emplette d'un magnifique collier pour sa femme, chez les bijoutiers de renom Salomon Aronson.

Mais, m’exclamai-je ébahi, sont-ce là des Canadiens ?

Parfaitement. Ce sont nos compatriotes, des citoyens on ne peut plus du pays, par droit de naturalisation. Naturellement.

Ah ! c’est trop fort ! Tu veux te payer ma tête. Ton Untel est un… Iscariote !

Je te reconnais bien à cette explosion. Vous êtes tous les mêmes avec vos « cris de race ».

L’orange bouge

La loge des citrons d’Orangeville bouge !

Une nouvelle, parue hier soir, a jeté ses membres dans une grande consternation qui s’est vite changée en une colère jaune.

Il y avait de quoi. Le télégraphe, en effet, annonçait que le prince de Galles partait pour Paris où il allait se perfectionner dans la langue française.

Quelle abomination ! Un prince anglais apprendre le français ! Mais, c’était tout simplement vouloir la fin des Orangistes.

Les armes de l’Angleterre avec leur « Honni soit qui mal y pense » et le « Dieu et mon droit » était déjà intolérables et, si ces mots, écrits dans la langue de

Racine, n'avaient pas été là depuis des siècles, ce qu'on les aurait vite effacés ! On ne voulait pas aller plus loin dans le domaine des concessions.

La Loge délibéra longuement. Le vénérable expliqua que le roi avait probablement été suggestionné par Bourassa. Enfin l'on décida à l'unanimité d'envoyer un câblogramme de protestation à Georges V :

« Pas d'école bilingue ; pas de prince bilingue ! *Down with the damned frenchmen !* »

« (Signé) Citrons. »

Puis, après avoir pris un cordial consolateur, les braves Orangistes, sachant qu'ils venaient encore une fois de sauver l'Empire, s'en allèrent dormir, sinon dans la paix, du moins dans la vigne du Seigneur.

Ils dormaient les braves gens, ne se doutant pas qu'à la même heure un immense danger menaçait Albion : Là-bas, à Windsor, le prince héritier était en train, tout comme un « habitant » de Québec, de se délecter d'une excellente soupe aux pois…

M… bleus !

Santa Claus frappa légèrement, la porte s'ouvrit et un bel imberbe à la chevelure brune et bouclée parut :

Monsieur Graindorge ?

Oui, c'est moi.

Voici, à votre adresse, un colis recommandé ; veuillez signer ce reçu.

Santa Claus en l'occurence s'était mis dans la peau d'un brave facteur. Graindorge était tout joyeux. Il signa puis bien vite s'en fut dans son cabinet directorial.

Un cadeau de Noël ; qui a bien pu m'envoyer cela ? pensa Graindorge en dénouant nerveusement les faveurs rouges – une délicate allusion – qui entouraient le colis recommandé.

C'est un cadeau d'une jolie dimension, si j'en juge par la boîte qui le contient, pensa Graindorge haletant et défaisant l'emballage.

Tiens, s'exclama-t-il enfin, c'est une statuette ! Mais elle est jolie comme tout !

Qui a bien pu ? Il regarda dans le fond de la boîte et y trouva un bristol :

Ah ! c'est ce généreux ami Milo...

Graindorge resta en extase devant la statuette, puis, tout à coup, son front se glissa et son visage prit un air de courroux :

Ah ! ces m... bleus ! Il n'y a qu'eux pour mal servir le public. Je vais leur conter ça à l'administration des postes...

Tout en maugréant, Graindorge saisit son chapeau, son pardessus, la boîte contenant le cadeau de son ami Milo, et, d'un saut, se rendit au bureau de poste. Deux secondes plus tard il entrait chez le chef du service de livraison.

C’est odieux, c’est épouvantable, votre service est pourri...

Mais qu’y a-t-il ? demanda le fonctionnaire, ahuri.

On n’a jamais vu chose pareille sous le régime Laurier. Regardez. – Graindorge exhiba la statuette – et dites-moi si c’est ainsi que vous distribuez les colis ?

Mais je ne comprends pas...

Non, vous ne comprenez plus, m... bleus ; quand monsieur Lemieux était ministre des postes vous étiez plus intelligents...

Enfin, monsieur, expliquez-vous...

Ne voyez-vous pas que cette statuette a été brisée en route ; regardez, elle n’a plus de bras...

Soyons pratiques !

Quand donc enfin serons-nous pratiques !

Je lis à l’instant une nouvelle qui me jette dans la désolation : On fêtait l’autre soir, dit un journal, le deux cent cinquantième anniversaire de la mort de Lambert Closse.

Closse ? qui ça, Closse ?

« De tous les héros de la Nouvelle-France et particulièrement de Ville-Marie, continue le journal, il n’en est pas un qui soit plus digne de notre souvenir que Lambert Closse ».

Héros ! encore et toujours les grands mots des rêveurs : Closse ne devait être en somme qu'un raté, un dégénéré ou plutôt un hystérique, car, dit la feuille, qui le glorifie :

« Closse sauva au prix de sa vie, les sœurs Marie et Élisabeth Moyen, après un combat féroce avec les Iroquois... »

Et s'il y avait laissé sa peau ? Voilà qui l'aurait bien payé !

Sa folie d'abnégation devait le perdre :

« Closse mourut, termine le journal, face à ces ennemis les Peaux-Rouges et seul contre tous. Il avait exigé le départ de son serviteur et était resté seul à lutter. Il tomba mais en brave ! »

Quelle démence ! Il était seul, la minorité par conséquent, alors il n'avait qu'à se rendre et attendre que les Peaux-Rouges lui fissent des concessions. Au besoin il n'avait qu'à se mettre Indien. Les transfuges vivent vieux et meurent gras.

Mais c'était un brave et on en est encore à les citer, lui et ses pareils, comme modèles.

Je le répète : de grâce, soyons pratiques !

Fêtons, non pas les morts, mais les vivants. Glorifions ceux qui peuvent nous payer place du gouvernement sous l'ongle. Brûlons-leur l'encens au nez et fièrement donnons-les comme exemple à nos fils ! Ils leur apprendront à ne pas faire les braves pour des petites questions de droits et de justice.

Closse ? Pouah ! il n'était même pas député...

Fait unique

Combien de fois, lorsque le conducteur était distrait, n'avons-nous pas évité de solder le prix de passage sur les boîtes à sardines de la compagnie des tramways ?

Trop souvent, malheureusement. Nous agissions sans réflexion et si notre conscience voulait nous faire entendre sa voix, nous la faisions bien vite taire en disant : Bah ! la compagnie est riche et son service est si mauvais !

Jamais, cependant, il ne nous est venu à l'idée de voler le véhicule. D'abord l'« objet » est très encombrant, puis difficile à dissimuler, et enfin, il nous est parfaitement inutile. Ces motifs honnêtes viennent pourtant d'être méconnus par deux jeunes hommes de Toronto – oui, Toronto, la ville pure !

Les « bandits », fait sans précédent dans l'histoire de la Ville-Reine, étaient pompettes. Ils résolurent de prendre un tramway et se dirigèrent tout droit sur le garage où pas moins de trente-six voitures électriques – ils avaient l'esprit enfumé – semblaient ouvrir leurs portes toutes grandes pour les recevoir. Ils s'installèrent l'un comme garde-moteur et l'autre comme conducteur, puis fouette, cocotte – pardon : marche, moteur.

Ce fut une randonnée à travers les rues de Toronto à une allure vertigineuse. Le tramway brûlait littéralement les rails, passait les coins de rues comme un éclair, filant toujours tout croche vers l'inconnu… L'inconnu se manifesta sous la forme d'un *policeman* qui, après une poursuite en automobile, parvint à mettre le grappin, si on peut dire, sur les deux voleurs.

On les amena au poste et là, le plus sérieusement du monde, un fonctionnaire de la compagnie déposa sa plainte : J'accuse Untel et Untel d'avoir volé un tramway d'une valeur de tant de mille piastres et d'avoir volé le prix de leur passage d'une valeur de dix cents chacun.

On n'est pas plus facétieux.

Moi, si j'étais la compagnie, je prendrais les deux braves jeunes hommes et je leur donnerais une place d'honneur parmi mes employés. Ce sont deux hommes rares qui ont accompli une action unique et extraordinaire : Ils ont mené un tramway, dans les rues d'une ville, et n'ont pas écrasé une seule personne.

Nommez-moi le *wattman* qui en a fait autant.

Sa voie

Mon fils a trouvé sa voie.

Ça lui est venu à l'heure où le rossignol du cambrioleur se met à chanter.

C'est dire qu'il était plutôt tard ; au fait, il était minuit.

Depuis plusieurs mois mon rejeton me donnait de l'inquiétude. Le brigand me donnait, chose curieuse, ce qu'il n'avait pas lui-même, car toujours il remettait au lendemain le choix d'une carrière.

Son insouciance me désespérait.

Puisque tu n'es bon à rien, lui dis-je, un jour, fais-toi journaliste.

Non, répondit l'espoir de mes cheveux blancs, la loi sur le libelle est bien trop mal faite, et ensuite, je ne suis ni médecin, ni notaire, ni même avocat.

Mon fils tu es un drôle de pistolet ; tu finiras par rater ta vocation.

Je serais raté tout entier, répliqua mon fils, si j'accédais à ton désir.

Nous en restâmes là.

Hier soir – je crois vous avoir dit qu'il était tard – mon bâton de vieillesse (il s'agit toujours de mon héritier, n'est-ce pas ?) me tira des bras de Morphée par des coups de sonnette répétés.

En voilà une heure, fis-je, courroucé en lui tirant le cordon.

Ne t'emporte pas, papa ; j'ai trouvé ma vocation et des boutons de culottes.

Quelle est cette fumisterie ?

Mon fils, pour me calmer, m'expliqua en détail qu'il venait de l'Hôtel de Ville où il avait assisté à une réception magnifique.

J'ai remarqué, dit-il, qu'après chaque présentation suivie d'une révérence, messieurs les invités, vivement, portaient leurs mains à leur bretelle. Un soupçon me traversa l'esprit et après la soirée, je retrouvai sur le parquet des milliers de ces petites rondelles métalliques qui sont le trait-d'union entre la culotte et la bretelle.

Où veux-tu en venir ? demandai-je. – Voyons papa, ne conçois-tu pas que l'industrie du bouton doit être florissante.

Tous ces messieurs qui, en se courbaturant, ont perdu leurs boutons devront...

Les remplacer. Mais je ne vois pas bien ta vocation là-dedans.

Vieux papa, c'est là qu'est la fortune ; je me ferai fabricant de boutons.

Je me suis laissé convaincre. Maintenant si tes réceptions peuvent marcher, les boutons marcheront.

À propos de sports

Je vais, avec votre permission, vous parler un peu de sport. Ne craignez ni le mot ni la chose. Le mot est d'origine française, il vient de *despor,* de *desporter* qui veut dire : exercer ; la chose est des plus agréables et des plus salutaires.

Le dictionnaire la définit ainsi : « Culture, pratique de certaines occupations ayant le caractère d'un divertissement en même temps que celui d'un exercice de nature à développer à la fois la puissance physique de l'homme et certaines de ses qualités intellectuelles ».

Voilà qui est bien, mais qui n'est pas complet. Il faudrait ajouter à la définition : « Moyen sûr et commode pour les banquistes *(fakers)* d’exploiter leurs contemporains. »

Dans ce domaine, comme dans tous les autres, il y a une foule de gens dits « pratiques », qui réussissent à faire prévaloir leur principe du *« biziness is biziness ».*

Chez les Canadiens de langue française, ils font mousser le patriotisme en criant avec le plus pur accent du terroir : Allons, avec les « nôtres » ! Bravo les Canayens ! et toute la kyrielle.

Chez les Canadiens de langue anglaise, les mêmes faiseurs clament en cockney : *Down with the Frenchmen ; w’will lick the pea soups !* etc.

Et les écus français et anglais tombent dans une seule tirelire.

On chuchotte bien un peu partout : C’est une affaire arrangée ! C’est du bluff ! mais on n’en continue pas moins à les encourager.

Il serait pourtant si facile de tout jeter l’échafaudage à bas par une abstention en bloc.

J’avoue, cependant, qu’il est des spectacles où, même si nous sommes les tondus, il est très agréable de pouvoir dire : J’y étais.

Tout le premier, je donnerais bien cinquante sous pour voir une course de taureaux, à Maisonneuve.

Plus nous en aurons de ces aventures, mieux ce sera : nous finirons peut-être par ouvrir les yeux.

PREMIER ACTE

De nos jours. – La scène représente un tribunal malpropre et mal aéré, une foule de curieux encombre la salle.

PERRIN

(voix grave)

— Qu'on amène le prisonnier et les témoins !

VAGABOND

(du banc de l'infamie)

— Présent à vot'honneur.

PERRIN

(à l'agent dans la boîte aux témoins)

— Qu'avez-vous à dire ?

AGENT

(solennel)

— Cet individu s'est couché de tout son long et a dormi pendant une nuit entière près de la voie de la Compagnie du Petit-Tronc.

PERRIN

(intéressé)

— Près de la voie de cette puissante compagnie de chemin de fer ? Quelle audace !

AGENT

— Oui, votre Seigneurie, et pendant que l'accusé dormait les wagons ont pris feu.

Perrin
(courroucé)

— C'est épouvantable *(à l'inculpé).*

Qu'avez-vous à dire misérable, bandit ?

Vagabond
(timide)

— C'est vrai j'ai dormi... mais je n'ai pas mis le feu...

Agent

— On n'a pas de preuve quant au feu, mais...

Perrin
(geste d'intelligence)

— On va le condamner pour « *trespass* ». *(Inexorable).*

Vagabond, vous êtes condamné à six mois de travaux forcés.

ACTE SECOND

Le même jour. – Dans le cabinet privé de Perrin. – Ameublement somptueux, lumière, aération, etc. Un monsieur entre. Il est très bien mis et porte diamants.

Le monsieur

— Pardon monsieur le juge *(présentant sa carte).* Je suis Untel.

Perrin

— Oui, oui, monsieur Untel... je suis enchanté... *(voix basse).* Vous venez au sujet de cette malheureuse affaire ?

Le monsieur

(la bouche en cœur, les yeux au ciel)

— Oui, monsieur le juge. C'est une bien malheureuse affaire et si j'avais su...

Perrin
(comprenant)

— Vous auriez fermé boutique avant.

Le monsieur

— Tu parles... pardon... je veux dire, oui monsieur le juge. Pensez donc... douze ans sans être dérangé !...

Perrin

— Pardon cher monsieur Untel, mais j'avais oublié de vous offrir un siège.

(Le monsieur s'installe dans un fauteuil
et allume un cigare.)

Voyons, que puis-je faire pour vous ?

Le monsieur

— Voici. Malgré mon innocence, n'est-ce pas, je vais plaider coupable... cependant... *(hésitant)* je voudrais...

Perrin *(mielleux)*

— Voyons ne faites pas de manière avec moi, mon cher monsieur Untel... allez-y, allez-y...

Le monsieur

— Je voudrais que la chose ne fût pas connue dans le public. Vous comprenez, je suis un homme comme il faut... et ma réputation...

Perrin

— Je comprends parfaitement... Je vais arranger cela...

Mais j’y pense il y a ces diables de journaux…

Le monsieur
(air de mépris).

— Ah ! les journaux ? Laissez faire je m’en charge *(sortant un rouleau de billets de banque).* Quelle sera l’amende, monsieur le juge… ?

Perrin

— Ne vous pressez pas… nous verrons à cela plus tard… la semaine prochaine…

(Poignées de main. Untel sort.)

ÉPILOGUE

Le régisseur s’avance et récite ces vers :

« Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements pourront vous rendre blanc ou noir ».

Le mouton

De tous les animaux, le mouton fut toujours le plus persécuté, le plus ridiculisé.

Parce qu’il eut l’audace d’étancher sa soif dans le courant d’une onde pure, Lafontaine, sans autre forme de procès, le fit manger par messire Loup.

Bien avant le fabuliste, Rabelais, de joyeuse mémoire, avait créé pour la honte éternelle de tous les mammifères à laine, le mouton de Panurge.

Et depuis, si on parle d'un homme chez qui l'énergie fait défaut, tout de suite on s'exclame : c'est un mouton ! Eh bien, j'estime la comparaison odieuse ! Elle l'est au suprême degré lorsqu'il s'agit d'un député ministériel. Odieuse, pas pour le députe, mais bien pour le mouton. Car, en vérité, je vous le demande, en quoi un mouton ressemble-t-il à un député ministériel ?

Voyons franchement, avez-vous déjà entendu dire qu'un mouton ait fait peindre sa bergerie par les ouvriers du gouvernement ?

S'est-il jamais fait distributeur de whiskey, ou d'autres « arguments » électoraux de même nature.

Eh bien ! Pourquoi persister alors à lui jeter le mépris aux cornes ?

C'est d'une injustice criante, pour ne pas dire bêlante !

Prenons les qualités du mouton maintenant et nous, en verrons bien d'autres.

Ce gentil animal nous fournit la laine. Les partisans du gouvernement ne sauraient en faire autant et le plus fameux d'entre eux, a tout juste du poil aux pattes.

Avec la graisse du mouton on fait des chandelles qui servent à nous éclairer. A-t-on déjà vu un député ministériel capable d'éclairer quoi que ce soit ?

Pour être juste, nous admettrons que la peau du mouton, comme reliure, n'est pas aussi bonne que celle du veau. C'est le seul point cependant où les députés ministériels puissent l'emporter.

Occis, le mouton est excellent en côtelettes, en gigots, voire en pâtés.

Je défie le plus barbare des anthropophages d'en dire autant d'un honorable député.

Photographie

Les criminels et les grands du monde sont, soit dit sans rapprochement, les gens les plus photographiés du monde.

Les uns, de bon ou mauvais gré, posent devant l'appareil des émules de Bertillon ; les autres, de mauvais ou de bon gré également, sont pris au vol par les imitateurs de Daguerre.

L'autre jour, les dépêches nous apprenaient que notre gouverneur, en visite à New-York, ne pouvait pas faire deux pas, sans qu'un amateur du kodak ne vînt saisir indiscrètement ses traits. Le duc y mettait beaucoup de bonne volonté et, sans qu'on eut la peine de le lui demander, il prenait le sourire obligatoire.

Il savait que c'était là, le tribut dû à la notoriété et songeait sans doute, que les hommes appelés à gouverner les peuples, finissent toujours en chromo ou en tête de pipe.

On connaît le mot de Flambeau au duc de Reichstadt : nom d'un petit bonhomme ; essuyez-vous les yeux avec le roi de Rome !

L'image de l'héritier du vaincu de Waterloo était devenue coin de mouchoir.

Ce trait peint l'histoire de tous les hommes célèbres, nobles ou roturiers. Tous ont été couvercle de tabatière, fond d'assiette, coupe-papier, pommeau de canne, et que sais-je ?

Mais tous n'avaient pas le caractère du duc de Connaught.

À preuve, feu le roi Léopold de Belgique qui abhorrait les photographes au point de les éviter comme la peste. Parfois, se trouvant pris, il se cachait la figure dans son chapeau.

Pour lui l'objectif devenait une obsession. Parodiant Hugo il devait se dire : Et l'œil est toujours là !

Plus gracieuse est la reine d'Espagne, nièce de notre gouverneur.

Il n'y a pas bien longtemps, se promenant dans un parc de Madrid, elle s'aperçoit qu'un photographe la poursuit. Fatiguée et voulant se débarrasser de l'importun, elle s'arrête et demande les raisons d'une telle insistance.

Je tâche de gagner ma vie, répondit l'homme à la À bout portant caméra, je suis reporter.

La reine, alors, très gentiment se place devant l'appareil, et dit :

« Ah ! je ne savais pas ; gagnez votre vie ! »

Nous qui ne sommes pas souverains, – j'en suis certain ni criminels, j'ose le croire – payons volontiers pour nous faire « frapper sur le zinc ».

À bout portant,
facéties de Napoléon Tellier (1886-1945),
est paru aux Éditions du Devoir,
à Montréal, en 1912.

ISBN : 978-2-89816-509-2
© Vertiges éditeur, 2021
– 1510 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org